



**ALEXANDRE
DUMAS**

Paris dans les jours d'insurrection

PRÉFACE DE STÉPHANE ZÉKIAN

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Le soulèvement de juin 1832 est une date marquante dans l'histoire du Paris révolutionnaire. Alors que l'épidémie de choléra fait rage, les funérailles du très populaire général Lamarque tournent à la manifestation républicaine, puis à l'insurrection armée. Dans une atmosphère électrique, la capitale se couvre de barricades en quelques heures. L'affrontement de la troupe et des insurgés devient inévitable.

Proche du défunt, Alexandre Dumas traverse ces journées fiévreuses au cœur de l'événement. Avec une verve sans égale, il parsème de détails piquants un récit mené tambour battant. Écrits vingt ans après les faits, ces souvenirs, extraits de ses *Mémoires*, esquissent un magnifique tableau du peuple en armes.

Collection dirigée par Lidia Breda

ALEXANDRE DUMAS
AUX ÉDITIONS RIVAGES

Lettres d'amour

Alexandre Dumas

Paris dans les jours
d'insurrection

Préface et notes
de Stéphane Zékian

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : *Barricade de Paris pendant la
Révolution de 1830* d'André Rossignol
© Bridgeman Images / DR.

© Éditions Payot & Rivages, 2024
pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-6433-6

PRÉFACE

Dans un chapitre haletant des volumineux mémoires qu'il fait paraître sous le Second Empire, Alexandre Dumas évoque la « naïve et sublime confiance qui caractérise le peuple de Paris dans les jours d'insurrection¹. » C'est parler d'expérience. Plus de vingt ans auparavant, au cours des Trois Glorieuses qui, en juillet 1830, précipitèrent la chute de Charles X et l'avènement de la monarchie de Juillet, Dumas s'était jeté à corps perdu dans la mêlée. Pressentant l'imminence de l'explosion populaire qu'il appelait de ses vœux, il avait remis à plus tard un voyage en Algérie. Impensable de désertier Paris au bord de l'explosion ! Les heures fiévreuses qui suivirent n'allaient pas démentir sa volonté d'en découdre avec un régime liberticide. On le vit ici prêter ses bras pour dresser une barricade, là faire le coup de feu à la tête d'une troupe

improvisée. Le 29 juillet, il participe encore à plusieurs assauts, dont l'un contre le château des Tuileries. Pour finir, celui qui n'est pour l'heure qu'un dramaturge à succès se lance dans une rocambolesque épopée : direction Soissons et ses réserves de poudre que Dumas, non sans risquer sa vie, rapporte à Paris où les munitions commençaient à manquer. Cette mission, glisse-t-il dans sa correspondance, achève sa réputation militaire. Et d'ajouter : « Elle se bornera là heureusement². »

Les pages qu'on va lire prennent la suite de ces faits d'armes bien connus. Extraites de *Mes mémoires*, elles retracent l'insurrection parisienne des 5 et 6 juin 1832, et sa brutale répression par le régime de Louis-Philippe. Longtemps connu par le seul prisme des *Misérables*, cet épisode sanglant est désormais bien documenté par les historiens³. D'une nature bien différente du roman hugolien, le récit de Dumas n'en vaut pas moins le détour. En juillet 1830, l'auteur était au four, au moulin et sur les barricades. À table aussi, bien sûr. Mais que reste-t-il, deux années plus tard, de l'enthousiasme communicatif imprégnant ses souvenirs de Juillet ? Au printemps 1832, la révolution de 1830 est dans tous les esprits. Bien plus qu'un précédent, elle est un cadre de pensée. C'est elle qui oriente les

perceptions, donnant forme à la peur des uns, à l'espérance des autres. Dans l'euphorie ou la panique, chacun en est persuadé : les Trois Glorieuses auront une suite. La troupe, dira plus tard George Sand, « avait cru un instant à une seconde révolution de Juillet⁴ ». Elle n'est pas la seule. Sur le moment, un proche de Dumas l'énonce sans détour, « il y a du 29 juillet dans l'air ». Mais qu'est-ce à dire ? Pour beaucoup, les Trois Glorieuses gardaient un goût d'inachevé. Aux yeux des républicains, en particulier, le compte n'y était pas : 1832 voit les déçus des grands soirs revenir à la charge.

Dumas n'est pas le plus mal placé pour distinguer nettement ceux qui firent la révolution de 1830 et ceux qui temporisèrent à l'écart de la mitraille, attendant de voir quelle tournure prendraient les événements. Contre les opportunistes empochant la mise sans avoir rien risqué, ces prudents qui « se tenaient chez eux, soigneusement gardés, hermétiquement enfermés⁵ », il rend hommage à l'action des vrais insurgés : non les discoureurs filandreux ni les théoriciens de la science politique en pantoufles, mais « cette jeunesse ardente du prolétariat héroïque qui allume l'incendie, il est vrai, mais qui l'éteint avec son sang ; ce sont ces hommes du peuple qu'on écarte quand l'œuvre est achevée, et qui, mourant

de faim, après avoir monté la garde à la porte du Trésor, se haussent sur leurs pieds nus pour voir, de la rue, les convives parasites du pouvoir, admis, à leur détriment, à la curée des charges, au festin des places, au partage des honneurs ». Vingt ans après les faits, quelques lignes suffisent à Dumas pour exposer crûment la rotation des rôles dans ce drame à répétition qui voit un mouvement révolutionnaire réprimé par ses premiers bénéficiaires. Car les anonymes des barricades, ravalés au statut de simples utilités, ne furent guère, pour les élites du *juste milieu*, qu'un marchepied vers l'exercice du pouvoir. Le même constat réunit d'ailleurs les sensibilités les plus opposées. On le retrouve chez Chateaubriand, suspecté quant à lui de menées subversives pour le retour de la branche aînée des Bourbons, et brièvement incarcéré à ce titre⁶.

Du point de vue des insurgés, la réplique de 1830 ne saurait donc être une simple répétition, plutôt une reprise critique. Pour ces républicains floués deux ans plus tôt et soumis depuis lors à d'incessantes poursuites, l'unique mot d'ordre est la continuité de la lutte. L'histoire pourtant ne repasse pas les plats, et la répression du soulèvement, culminant dans le massacre du cloître Saint-Merry, demeure comme le sinistre emblème d'une redistribution des cartes. Témoin

de ce retournement, Dumas sait que le temps ne s'est arrêté que pour les républicains indéfectivement fidèles à leurs idées. Il comprend surtout que les maîtres du jour fondent leur survie politique sur la criminalisation des insurgés : « Les hommes qui firent la révolution de 1830 sont les mêmes hommes qui, deux ans plus tard, pour la même cause, se firent tuer à Saint-Merry. Seulement, cette fois-ci, ils avaient changé de nom, justement parce qu'ils n'avaient pas changé de principes : au lieu de les appeler des héros, on les appelait des rebelles⁷. » Jusqu'à des jours meilleurs, leurs cadavres s'entasseront dans les placards de l'histoire.

L'affrontement du régime de Juillet et des divers courants républicains n'avait, en réalité, jamais cessé. Depuis l'euphorie vite retombée de l'été 1830, la confiscation bourgeoise de la révolution galvanisait l'activisme républicain, lequel accentuait, en retour, le durcissement gouvernemental face aux revendications populaires. Chaque jour, la misère sociale exaspère les tensions. À Lyon, la révolte des canuts, en novembre 1831 et surtout en avril 1834, est noyée dans le sang. L'intimidation passe aussi par des voies judiciaires. Accusés de complotisme, les meneurs républicains comparaissent régulièrement devant les tribunaux qui leur offrent, au

grand dam du pouvoir, une tribune inespérée. Au printemps 1831, plusieurs protagonistes des pages qu'on va lire (Joseph Guinard, Godefroy Cavaignac, Charles Thomas, Jules Bastide) sont déjà mis en cause lors du procès des Dix-neuf. Quelques mois plus tard, en janvier 1832, c'est au cours du très médiatisé procès des Quinze que résonnent, grâce au talent d'une défense charismatique, les accents de l'éloquence républicaine. Conformément à la stratégie de harcèlement judiciaire adoptée par le gouvernement Casimir Perier, cette nouvelle procédure visait à décapiter la très active Société des Amis du Peuple. Contrairement à l'année précédente, elle déboucha cette fois sur des peines de prison, notamment pour François Raspail et Auguste Blanqui.

Ce climat de guerre civile larvée est aggravé par l'épidémie de choléra qui gagne la France au printemps 1832. Sa progression est foudroyante : on compte près de 13 000 victimes parisiennes pour le seul mois d'avril, et d'abord dans les quartiers de grande pauvreté. Loin de favoriser l'union citoyenne contre la propagation d'un mal invisible, l'épidémie jette une lumière cruelle sur l'inégalité des conditions de vie. Révélateur social, la tragédie prend un tour plus politique avec les provocations de la presse ultraroyaliste. *L'Ami de l'ordre*, par exemple, voit dans le fléau

« la punition de Dieu pour la révolution de Juillet et ses terribles profanations⁸ ». Dans le même temps se répandent, comme toujours lors des flambées pandémiques, les rumeurs complotistes les plus angoissantes : Paris serait aux mains d'empoisonneurs stipendiés par l'État. Dénis de la misère sociale, exacerbation des luttes politiques, catastrophe sanitaire hors de contrôle : tous les ingrédients sont réunis pour déclencher ce que Dumas nomme ici « un égorgement général ».

C'est justement le choléra qui emporte le général Lamarque (1770-1832), ancienne figure des guerres révolutionnaires et impériales, particulièrement populaire dans les rangs républicains. Sa mort produit l'effet d'une étincelle dans l'irrespirable poudrière qu'est devenue la France de Juillet. Suivies par cent mille personnes, les funérailles de cette icône politique constituent le cas sans doute le plus spectaculaire de ces deuils revendicatifs dont fut ponctuée la période romantique⁹. Le rassemblement revêt une dimension européenne, les proscrits de tous horizons sont venus en nombre : ce n'était plus un convoi funèbre, résume Dumas, mais « une fédération autour d'un cercueil ». Dans son *Histoire de dix ans*, Louis Blanc se souvient : « Chose étrange ! de toutes parts on se rendait à des funérailles, et c'étaient des pensées de guerre

qui éclataient dans tous ces regards inquiets, sur tous ces visages pâles d'émotion¹⁰. » Ces funérailles, qui seront aussi celles du rêve républicain, occupent trois chapitres des mémoires que Dumas rédige au début des années 1850. Aux inévitables déformations du souvenir s'ajoute la propension de l'auteur à multiplier les détails pittoresques autant qu'invérifiables. Bien que les historiens les lisent avec la plus grande prudence, c'est néanmoins dans ces pages écrites à bride abattue que nous trouvons, selon Robert Sayre et Michael Löwy, « le témoignage le plus globalement satisfaisant que nous possédions sur juin 1832¹¹ ». Dumas éclaire de fait les événements sous de multiples angles : familier du général Lamarque, ami de nombreux insurgés, il ne fait pour autant pas mystère de ses liens avec le duc de Fitz-James, lequel, en refusant de se découvrir au passage du cortège, contribue à l'embrasement général. Le romancier mémorialiste prend son bien où il le trouve, tout lui est bon pour enchâsser les voix et croiser les points de vue : rapport circonstancié d'un mouchard, paroles prononcées dans les coulisses des cercles républicains, lettre éperdue d'Étienne Arago, courrier drolatique du camarade Nodier, etc. Faisant feu de tout bois, il retranscrit même le long témoignage oculaire supposément reçu d'un

gamin de Paris plus chanceux que Gavroche. Fidèle à sa réputation, Dumas n'hésite pas à puiser aussi dans les écrits disponibles, par exemple ceux de Louis Blanc dont il suit pas à pas (et quelquefois presque mot à mot) la passionnante *Histoire de dix ans*, notamment quand il décrit la barricade Saint-Merry et celle du passage du Saumon. Loin de s'en cacher, il revendique de conférer à ses sources « une forme dialoguée plus vive peut-être », et le fait est qu'il excelle dans la mise en voix de ces heures dramatiques.

En ce 5 juin 1832, Dumas, rendu populaire par ses premiers succès théâtraux, est reconnu par la foule. On s'écarte pour lui céder le passage. Lieutenant d'artillerie au sein de la Garde nationale, il a été désigné commissaire du convoi par la famille du défunt. En clair, c'est à lui qu'échoit l'honneur de faire prendre leur place dans le cortège aux artilleurs de la Garde nationale. Cette responsabilité protocolaire tombe mal. Car pour Dumas, ce nouvel acte insurrectionnel coïncide avec une pénible convalescence. La faute au mal invisible, bien sûr. En proie à ce qu'il appelle « [s]es restes de choléra », Dumas traverse l'événement étrangement absent. Les plans larges sur les convulsions de la rue parisienne alternent ici avec des cadrages plus serrés sur les défaillances d'un corps en souffrance. C'est peu dire qu'il y a

loin de l'insurgé frénétique de 1830 au témoin solidaire de 1832. En première ligne deux ans plus tôt, Dumas côtoie toujours les meneurs, mais il paraît comme à distance. Ainsi croit-il à une plaisanterie quand un ancien camarade de batterie pointe un fusil dans sa direction. La balle qui siffle à ses oreilles le ramène au réel, mais c'est dans un théâtre qu'il trouve à se réfugier, et dans le « magasin d'accessoires » que sont prélevées les quelques armes qu'il donne aux insurgés. Tout suggère ici une représentation à laquelle Dumas ne prend part que de loin, comme installé dans la salle. N'est-ce pas d'ailleurs depuis « les petites fenêtres du théâtre » qu'il assiste aux premières scènes de rue ? Au même moment, George Sand tente de rassurer sa fille en lui faisant « croire que tout cela était un jeu comme les batailles qu'elle a vues chez Franconi et au mélodrame¹² ». Dumas, lui, cherche moins à se rassurer qu'à se rétablir. Il passe la nuit au lit quand les autres font le coup de feu. À l'occasion, il se décrit même comme « un personnage fort peu important », certain que « personne ne remarqua [s]on absence ». Mais le lecteur, lui, la remarque : si l'on compare ces pages aux chapitres retraçant la révolution de 1830, c'est bien l'ombre et non le corps de Dumas qui traverse l'insurrection de juin. À cet égard, l'annonce de

sa mort par la presse légitimiste n'est pas complètement anodine. Sous les dehors d'une boutade, Dumas se met alors en scène plongé dans le doute à la lecture de cette *fake news* : lui-même ne sait plus très bien s'il est encore en vie à l'issue de ce funeste printemps. Mieux valait sans doute en rire, et c'est bien une comédie de la mort qui nous est ici livrée. Comédie sinistre qui s'ouvre sur la convalescence illusoire du général Lamarque pour s'achever sur une mort en trompe-l'œil devenue matière à plaisanterie.

Il entre une certaine pudeur dans la noirceur d'un pareil trait d'humour. Car ce qui meurt bel et bien après les Trois Glorieuses, c'est justement l'élan de Juillet. Place désormais, tout au moins chez Dumas, à une forme de patience résignée voisine du renoncement. S'il souligne à plusieurs reprises la constance de ses principes, son républicanisme est à présent dégrisé. Il en fait brièvement la théorie peu après la révolution manquée de 1832. Les morts du cloître Saint-Merry lui apparaissent alors comme les seuls « vrais républicains » (par opposition à ceux qu'il nomme les républicheurs, les républichistes et les républicquets), leur unique tort « fut d'avoir devancé leur époque et d'être nés trente ans trop tôt¹³ ». Guéri du choléra, Dumas l'est aussi de tout volontarisme : « au lieu de me laisser emporter à

mon sentiment, j'en ai appelé à ma raison ; j'ai voulu faire pour la politique ce que Faust a fait pour la science, descendre et toucher le fond. [...] Je vis que la révolution de 1830 nous avait fait faire un pas, il est vrai, mais que ce pas nous avait conduits tout simplement de la monarchie aristocratique à la monarchie bourgeoise, et que cette monarchie bourgeoise était une ère qu'il fallait épuiser avant d'arriver à la magistrature populaire ». L'avènement de cette magistrature populaire sera à la fois plus douloureux et plus long que prévu. Tout comme le cortège funèbre du général Lamarque, il dévia de l'itinéraire attendu pour suivre un chemin qui « n'était pas dans le programme ». Écrits *vingt ans après*, au lendemain du coup d'État qui scella brutalement le sort de l'éphémère II^e République, ces mémoires ont logiquement, derrière la verve d'une plume pleine d'entrain, un arrière-goût d'illusions perdues.

Stéphane ZÉKIAN